



Daniel Cohen éditeur

www.editionsorizons.com

Témoins / Témoignages

Témoins, chez Orizons, s'ouvre au récit d'une expérience personnelle lorsqu'elle libère, au-delà de l'engagement moral et psychologique du sujet, des perspectives plus larges. S'il est vrai que chaque individu est un maillon indispensable à tel ensemble, les faits qu'il relate recouvrent tantôt un réel sociologique ou historique, tantôt une somme de détails grâce auxquels un *document* naît—en somme un acte personnel profitable au plus grand nombre. Ladite expérience renseigne et conduit, par ce qu'elle implique, à la réflexion. Biographie d'untel ou récit contracté d'un événement qui a dynamisé, voire transformé la vie de tel autre, geste d'une initiation collective parfois, sinon même miroir des nations prises sous le flash d'un œil par essence subjectif, *Témoins* dit et dira les hommes de toutes obédiences.

ISBN : 978-2-296-08866-5

© Orizons, Paris, 2014

L'auteur et les éditions Orizons remercient les éditions Gallimard de leur avoir permis de reproduire, en citations, les textes tirés de *Une femme à Berlin, Journal, 20 avril-22 juin 1945*, dans la traduction de Françoise Vuilmart, pour les besoins du présent ouvrage.

© Gallimard, Paris, coll. «Folio», 2006 pour les citations.

Marta Hillers

Un scandale

Du même auteur

Femmes déportées. Histoires de Résilience, Éditions Des Femmes, Antoinette Fouque, 2006 ;

Charlotte Delbo, Entre Résistance, Poésie et Théâtre, Une vie accomplie, Éditions du Cygne, 2010 ;

Edith Stein, «Le Livre aux sept sceaux», coll. «Profils d'un classique», Éditions Orizons, 2011 ;

Daniel Cohen, l'Écriture et la vie, coll. «Contemporains», Éditions Orizons, 2014 ;

Marta Hillers, Un Scandale, coll. «Témoins», Éditions Orizons, 2014.

Françoise Maffre Castellani

Marta Hillers

Un scandale

Orizons

2014

Dans la même collection

- Maurice Couturier, *Chronique de l'oubli*, 2008.
- Josy Adida-Goldberg, *Les Deux pères*, 2008.
- Chochana Meyer, *Un juif chrétien ?*, 2008.
- David Mendelsohn, *Millau, terre d'accueil des Juifs*, 2010.
- Olivier Larizza, *Couleur Mirabelle*, 2011.
- Michel Arouimi, *Françoise Hardy: pour un public majeur*, 2012.
- Paul Heutching, *Le bourreau a tué trois fois, réflexions sur des siècles de traites négrières*, 2012.
- Olivier Larizza, *Le Tour de France dans tous ses états!*, 2013.
- Ittamar Ben-Avi, *L'Enclave*, 2014.
- Laurent Bayart, *Chroniques du tour de France*, 2014.
- Françoise Maffre Castellani, *Marta Hillers. Un scandale*, 2014.

Introduction

*A tale told by an idiot, full of sound
and fury — signifying nothing.*¹

C'était le vendredi 27 avril 1945 à Berlin quand arrivèrent les Russes, «les Ivans», ainsi les surnommait-on ; ils avaient gagné la bataille de Berlin : ils y avaient perdu plus de 80 000 hommes ; à Stalingrad, ne l'oublions pas, les affrontements avaient fait, parmi eux, près de 480 000 victimes ; leur désir de vengeance était donc très vif ; la capitale du Reich fut détruite à 33 %, voire jusqu'à 70 % en centre ville ; ce fut le début du calvaire des civils qui se réfugièrent dans le métro, dans des abris ou des caves pour se protéger des bombardements et des tirs d'artillerie. En plusieurs endroits, l'eau et l'électricité furent coupées et l'inondation d'une partie du métro, ordonnée par Hitler — il redoutait que, par cette voie, l'Armée rouge n'arrivât en cent vingt minutes à son bunker —, coûta la vie à un millier de personnes.²

En même temps, de la fin avril à la mi-juin, se déroula la tragédie des femmes, systématiquement violées, parfois assassinées, par les vainqueurs. S'il est impossible d'en préciser le

1. Une histoire racontée par un idiot, pleine de bruit et de fureur —, *Macbeth*, V, 5, 26. Cité par Marta Hillers à la fin de son *Journal*.
2. Voir sur Wikipédia «La bataille de Berlin».

nombre, trop rares celles qui ont parlé, on estime qu'il dut s'élever à plus de cent mille Berlinoises de tout âge et de toute condition — dix mille se suicidèrent (on ignore combien moururent de ces agressions) — cependant qu'ailleurs, en Allemagne, deux millions de femmes subissaient le même sort. Une tragédie longtemps occultée par les autorités soviétiques : il faudra attendre la chute du mur de Berlin et la réunification de l'Allemagne, en 1990, pour que soit évoqué ce sujet aussi délicat qu'horrible.

À propos des *Viols en temps de guerre*, on peut se référer aux enquêtes, ainsi titrées, réalisées sous la direction de Raphaëlle Branche et Fabrice Virgili, par quatorze journalistes,³ en particulier la dernière, par Norman M. Naimark : « Russes et Allemands : viols de guerre et mémoires postsoviétiques » qui comporte quelques pages sur le personnage de cet ouvrage, Marta Hillers, dont j'avais à peine entendu parler : elle voulut rester anonyme sa vie durant (elle est morte en 2001) ; cela accrut mon désir de la connaître mieux.

C'était une journaliste d'une trentaine d'années au moment des événements ; elle avait fait ses études à Paris (où elle apprit notre langue), avait parcouru l'Europe du nord au sud, d'est en ouest, appareil photo en bandoulière et calepin à la main, et séjourné en URSS (où elle apprit un peu de russe qui, plus tard, lui servira beaucoup), une femme solide, énergique, curieuse, intéressée par tout ce qu'elle découvrait des pays, des sociétés et des gens ; elle ne reculait pas devant les difficultés mais était incapable d'imaginer dans quel gouffre la défaite de l'Allemagne allait la précipiter.

De la tragédie des femmes, témoigne son *Journal intime, Une femme à Berlin. Journal 20 avril-22 juin 1945*⁴, paru aux éditions Gallimard, en 2006, dans la traduction française de Françoise Wuilmart. En le parcourant, on a d'abord

3. Éditions Payot et Rivages, 2011.

4. Titre original : *Eine Frau in Berlin*, Hannelore Marek, 2002, Eichborn AG, Frankfurt am Main, 2003.

l'impression d'un tohu-bohu infernal où s'entrechoquent explosions, cris et hurlements puis, en s'y attachant, on s'accoutume à la fureur et au bruit ; ils servent et amplifient la résonance de ce témoignage, littéralement hors norme, ainsi que nous le montrerons.

Mais sans doute la narratrice, qui écrivait sur ses genoux, ou en équilibre sur le rebord d'une fenêtre, n'avait-elle d'autre souci que de se maintenir en vie et de sauvegarder sa santé mentale.

Son Journal ne fut publié qu'en 1954, aux États-Unis par un journaliste et critique allemand, Kurt W. Marek, qui en rédigea la postface, dix ans après qu'elle l'eut écrit⁵ ; on peut supposer qu'elle avait remanié son texte, ne serait-ce que pour le rendre déchiffrable.

Griffonné au jour le jour, sur de vieux cahiers d'écolier et sur des carnets où se mêlent signes sténographiques, écriture normale et écriture codée, il est vraisemblable que « l'anonyme » a voulu le récrire, du moins le mettre en forme pour son éditeur et ses potentiels lecteurs.

En a-t-elle envisagé après la guerre la publication en Allemagne ? Vivait-elle en RDA ? En RFA ? Dans les deux cas, elle n'a pas pu ne pas rencontrer d'autres survivantes des viols ; ces femmes, le plus souvent, se taisaient, écrasées par cette honte qui pèse toujours sur les rescapés de toutes les catastrophes, comme s'ils étaient coupables d'avoir survécu. Et peut-être alors Marta Hillers a-t-elle décidé de ne pas se taire ?

Quant à son Journal, oublié pendant quarante ans, il a retrouvé vie grâce à deux événements artistiques : le film réalisé, en 2008, par Max Färberböck, *Anonyma. Eine Frau in Berlin*, avec Nina Hoss qui, sans doute, lui ressemblait,⁶ et, en 2010, la mise en scène à Paris, au théâtre du Rond-Point, par

5. Publié en anglais, le Journal fut immédiatement traduit en norvégien, danois, italien, japonais, espagnol et finnois.
6. Un DVD existe en allemand, sous-titré en anglais, à la boutique *Hors Circuits* à Paris.

Tatiana Vialle, de *Une femme à Berlin*, avec Isabelle Carré dans le rôle de l'anonyme ; événements qui, ainsi représentés, ont permis d'imaginer des personnages en chair et en os : les moins antipathiques, comme ses compagnons d'infortune terrés dans la cave où ils s'étaient réfugiés ; quelques-uns, sympathiques, trois Russes auprès desquels elle chercha protection et, surtout, retrouva l'estime d'elle-même ; cela lui valut d'être taxée de prostitution ; enfin les plus hideux, les « Ivans », le plus souvent ivres et assoiffés de vengeance.

Pourtant le texte, déconcertant dans sa froideur apparente, la stricte distance établie par la narratrice entre elle-même et les protagonistes du drame, dont elle ne paraît pas se préoccuper excessivement, n'en demeure pas moins riche d'émotions et de significations, qui fondent immédiatement l'intérêt de sa lecture, pour peu que l'on se garde de préjugés.

Il importe aussi de mentionner que le Journal — très mal reçu en Allemagne après avoir été publié en 1959 par une petite maison d'édition suisse, qui le diffusa, et plus mal encore en URSS et même aujourd'hui en Russie, a été lu — photocopié — à Berlin dans les années 1970-1980 par des étudiants et des étudiantes féministes, heureux de découvrir une femme qui contrevenait aussi singulièrement aux exigences de son sexe : pudeur, modestie, discrétion ; elle osait parler des viols qu'elle avait subis et vu faire subir avec un tel réalisme et une telle franchise qu'il était impossible de ne pas l'aimer : ces jeunes gens, passionnés d'histoire contemporaine, retrouvaient ce qu'ils savaient déjà, mais en face-à-face avec l'une d'entre eux qui avait vécu le nazisme, le bolchevisme, la guerre et les camps d'extermination.

Il faudra pourtant attendre 2002 pour que ce témoignage, dérangeant à l'Ouest comme à l'Est, soit à nouveau publié en Allemagne à l'initiative de Hans Magnus Enzensberger et devienne un succès de librairie.

Si l'authenticité de *Une femme à Berlin* a pu être contestée, le nom de la narratrice restant inconnu jusqu'en 2003 — à cette date, il fut révélé par un éditeur littéraire, Jens Bisky, qui ne l'aimait guère, et laissa entendre que Marta Hillers s'était compromise avec le régime hitlérien — l'histoire de la publication de son texte demeure compliquée : ajouts importants, réfections des carnets laissés à Kurt W. Marek ; parti aux États-Unis, il les remit à sa femme Hannelore. Celle-ci, le temps passant, dut les confier à son fondé de pouvoir avec lequel j'aurais souhaité pouvoir m'entretenir de Marta Hillers (après 1945, elle vécut encore soixante ans), mais il m'a été impossible de le joindre.

Sur ces entrefaites, mon éditeur, Daniel Cohen, me conseilla de m'adresser à l'ambassadeur de la République fédérale allemande, madame Suzanne Wasum-Rainer, qui eut l'obligeance de me communiquer aussitôt les coordonnées de Hans Magnus Enzensberger, auteur de la préface chaleureuse du *Journal de « l'anonyme »* : j'avais espéré recevoir quelques renseignements sur la vie de Marta Hillers après la guerre. En vain.

Il est probable, par ailleurs, que Kurt W. Marek, spécialiste des *scoops* littéraires⁷, ne dut pas hésiter longtemps devant la polémique, voire le scandale, que ne manquerait pas de susciter aux États-Unis la publication du *Journal* dans le contexte de la guerre froide et des tensions entre les deux Allemagnes.

Quoi qu'il en soit, l'essentiel sera de montrer ce qu'il en est de ce texte « explosif », si mal reçu en Allemagne lors de sa diffusion en 1959 par la petite maison d'édition suisse, et toujours dans certains milieux — j'ai pu m'en rendre compte à une intervention d'une virulence ahurissante — et surtout, de chercher à comprendre comment une femme, placée dans des circonstances d'une exceptionnelle violence, a pu ne pas mourir, et pourquoi, pendant et après la tragédie, elle

7. Voir sur Internet, « Une femme à Berlin », un témoignage unique ? » Questions / Réponses.

a voulu dire la vérité envers et contre le *black-out* sur les atrocités commises par les Allemands et par les Russes, en prenant le risque de s'exposer à toutes les malveillances.

Et toi, qu'aurais-tu fait à ma place ?

À cette question, qu'aurait répondu la plus forte d'entre nous ? Pourquoi la plus forte ?

Parce que les autres, l'immense majorité, n'avaient gardé que les yeux pour pleurer. Ainsi ces femmes déportées à Ravensbrück, parfois violées par leurs libérateurs soviétiques, eux aussi, en ce même mois d'avril 1945 :

*La Passion selon Ravensbrück*⁸:

Enfin des soldats sont venus délivrer
celles qui n'étaient pas mortes
et les soldats les ont violées
Puis ils leur ont donné un peu de pain
et les ont renvoyées dans leur pays
Ces femmes ont trouvé leur pays ravagé
leurs maisons écroulées ou vides
leurs enfants dispersés indifférents ou morts
leurs hommes avec d'autres femmes
Et leurs hommes les ont chassées ou répudiées
Et ces femmes ont été dans leur pays
ou en d'autres
avec leur corps malade leur faiblesse
leur mémoire.

8. Sous ce titre a été publié, en 1965, aux éditions de Minuit, un recueil de poèmes de Micheline Maurel, toute jeune déportée à Ravensbrück pour faits de Résistance.